

Dans la chambre

François Tétreau

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tétreau, F. (1999). Dans la chambre. *Liberté*, 41(6), 50–52.

FRANÇOIS TÉTREAU

DANS LA CHAMBRE

En premier lieu, on referme la porte. Elle est déjà fermée d'ailleurs. Tout le temps. Le poète n'entre pas dans la chambre puisqu'il l'habite, de toute éternité. Il y entretient, comme un feu de bois, une atmosphère de surchauffe, lourde, pesante, pleine de tabac, il n'ouvre jamais la fenêtre non plus, pour que ça sente, le sperme et le tabac, pas juste le sperme, le féminin également, car dans la chambre il y a le lit et sur le lit une femme, oui, une femme de race, racée, pour écrire il faut une femme, il faut qu'il y ait une femme, hurlant de sa personne, *ceci est mon corps*, sur le lit, ou debout, quand elle en a envie, elle se lève, cette femme, et le poète écrit, il y a donc l'odeur, du tabac, de la fumée, celle de l'intimité féminine, les poèmes ne s'écrivent pas en plein air, chacun sait cela, mais sur le motif, porte et fenêtre closes, une table (pas un bureau), une table et une chaise, un crayon, un taille-crayon, mais surtout une femme, le modèle, sur le lit, ou debout, indolente parfois, pantelante même, et qu'on décrit avec des mots, ceux du poète, qui fume, elle aussi fume, quand elle le désire, mais le plus souvent elle fume, puisqu'elle est nue et qu'on fume lorsqu'on est nu, avant et après l'amour, pendant l'amour on ne fume pas, on garde la porte close, que la fumée ne s'échappe jamais, non plus que l'odeur, le poète garde la chambre comme un convalescent, ou comme une

sentinelle. Sur les murs, il n'y a rien, sauf l'ombre portée de la femme, quand elle va du lit à la table, pour prendre son tabac, l'ombre de celle qu'on écrit, brune ou blonde, grasse, longiligne, peu importe, du moment qu'elle est là, peu importe qu'il s'agisse de la femme du poète, la sienne, qu'il a faite sienne, dépouillée, dépossédée, ou celle d'un autre, ou encore une femme libre, qui n'appartient à personne et qui occupe la chambre, une femme qu'on rémunère ou qui fait ça gratuitement, du moment qu'elle est nue, gonflée à bloc, le décor est campé, on écrit.

Je résume. Une chambre, la porte fermée, les volets clos. Une table, un crayon, une ampoule, du papier, le lit, la chaise, et une femme. Une seule, on n'est pas chez les musulmans, une seule femme, parfois cette femme écrit elle aussi, on lui cède la chaise, elle s'assoit, lui-même le poète s'assoit, sur le lit, pour la regarder qui écrit et, quand la phrase est un peu longue ou véhémement, ses seins ballottent en cadence, parce que cette femme-là, j'en témoigne, a de la poitrine comme on dit, ses seins bougent, libres, quand il lui arrive d'en découdre avec le verbe, ses seins remuent, un peu, tandis que le poète, toujours sur le lit, reproduit ce mouvement, c'est-à-dire qu'il le suit, et elle a le droit d'écrire ce qu'elle veut, elle a tous les droits en vérité, puisqu'elle écrit, tous les droits, elle peut même poser le pied sur le lit, un seul pied, l'autre reste à terre, le lit est à gauche ou à droite, dans cette posture, elle écarte généreusement les cuisses et le poète se laisse faire, parfaitement, elle lui rince l'œil de belle manière et il voit le sexe entre les cuisses, il le consulte, comme un dictionnaire. On dit qu'il est pareil à tous les autres sexes, on dit n'importe quoi, il est unique au contraire, le poète fait en sorte qu'on le reconnaisse entre mille, celui-là, sous l'ampoule, il la regarde écrire et, à force, l'envie lui vient de l'imiter, c'est fatal. À son tour, il demande au modèle de lui céder la chaise, tout en conservant l'exacte position, un pied plus haut que

l'autre, elle se rassoit sur le lit, il allume une nouvelle cigarette, fenêtre et porte closes toujours, son regard va et vient du sexe de la femme à la feuille devant lui, sa main court dessus et, lorsque les mots résistent, délicatement, du bout des doigts, il touche l'ouverture de la femme à ses côtés, les grandes, puis les petites lèvres, elle ne s'en formalise pas. Jamais. Elle sait, elle comprend. Elle est obligeante, persuasive aussi, un organe qui vous procure tant de bien, on le donne à voir, c'est sûr, et tout est pour le mieux. Alors il reprend son crayon et ça écrit. Quasiment tout seul. Il lui suffit de regarder la femme, clac, ça vient. Au doigt et à l'œil. À condition que la porte soit fermée par exemple, qu'on ait des cigarettes à sa portée. Si vous entrez dans la chambre du poète, vous pénétrez dans une intimité, rien de plus intime que ces plissements, cerclés de poils, au mitan du sexe de la femme, juste là, le pied levé, ça sent fort, les délicats se détournent de cette odeur, pas les poètes. Le poète, c'est bien la moindre des choses, n'a jamais peur des mots, il en use, les soutire de l'orifice ovale auprès de lui, l'ouverture collante, copiez collez, il en macule sa feuille, moyennant quoi, ce n'est pas sorcier, le poème s'allonge.